

📖 EGAN (David), REYNOLDS (Stephen) & WENDLAND (Aaron James) (éds.), *Wittgenstein and Heidegger*, Routledge, Londres/New-York, 202 p.

S'il a longtemps été impossible d'aborder conjointement l'œuvre de ces deux grands philosophes germanophones contemporains que sont Wittgenstein et Heidegger, force est de constater qu'il existe une nouvelle vague de commentaires qui proposent une comparaison entre ces deux auteurs, aussi bien dans le milieu anglo-saxon que "continental". Nous pensons au livre récent de Lee Braver de 2012 aux MIT Press (*Groundless Grounds: A Study of Wittgenstein and Heidegger*), à celui de Matthias Flatscher de 2011 chez Alber (*Logos und Lethe. Zur phänomenologischen Sprachauffassung im Spätwerk von Heidegger und Wittgenstein*) et de Francesco Camerlingo de 2011 chez Il Nuovo Melangolo (*La questione del senso. Con Heidegger e Wittgenstein sull'enigma dell'esistenza*)¹.

Le livre *Wittgenstein and Heidegger* édité par David Egan, Stephen Reynolds et Aaron James Wendland chez Routledge s'inscrit clairement dans cette lignée. Il se présente comme un recueil de quinze courts articles d'universitaires exclusivement nord-américains et anglais, plus ou moins reconnus pour avoir déjà proposé une comparaison entre les deux auteurs. Stephen Mulhall et, dans une moindre mesure, Simon Glendinning, Lee Braver, Charles Guignon, Denis McManus et Joseph K. Schear proposent à ce titre les contributions les plus attendues du recueil.

Il est assez difficile de situer le volume dans ce flot de commentaires. Chacun de ses articles présente certes la spécificité de traiter des deux auteurs conjointement. Mais il est à regretter que les éditeurs n'aient pas cherché à conférer une unité plus solide au recueil ou à l'organiser de manière thématique, ce que traduit en un sens l'absence de sous-titre susceptible de spécifier le contenu du volume et de chapitres. On note par ailleurs une hésitation dans l'organisation du collectif : les onze premiers articles traitent de questions générales, parfois redondantes et les quatre derniers sont consacrés trop cursivement aux questions bien plus spécifiques de l'art et de la religion sans que rien ne justifie ce choix, apparemment arbitraire, si ce

¹ Eux-mêmes s'inscrivent dans la veine de commentaires qui prolifèrent depuis la fin du XX^e siècle, ceux de George F. Sefer (*Language and the world: A methodological synthesis within the writings of Martin Heidegger and Ludwig Wittgenstein*, New York, Humanities Press, 1974), Nicholas F. Gier (*Wittgenstein and Phenomenology: A Comparative Study of the Later Wittgenstein, Husserl, Heidegger, and Merleau-Ponty*, Albany, SUNY, 1981), James C. Edwards (*The Authority of Language: Heidegger, Wittgenstein, and the Threat of Philosophical Nihilism*, Tampa, University of South Florida, 1990), Stephen Mulhall (*On Being in the World: Wittgenstein and Heidegger on Seeing Aspects*, Londres/New York, Routledge, 1990 ; *Inheritance and Originality: Wittgenstein, Heidegger, Kierkegaard: Wittgenstein, Heidegger, Kierkegaard*, Oxford, Oxford University Press, 2001), Paul Standish (*Beyond the Self: Wittgenstein, Heidegger and the Limits of Language*, Aldershot, Avebury, 1992), Simon Glendinning (*On Being with Others: Heidegger, Derrida, Wittgenstein*, Londres/New York, Routledge, 1998), Thomas Rentsch (*Heidegger und Wittgenstein: Existential- und Sprachanalysen zu den Grundlagen philosophischer Anthropologie*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2003), Anthony Rudd (*Expressing the World: Skepticism, Wittgenstein, and Heidegger*, Chicago, Open Court Publishing, 2003), etc.

n'est l'apparent intérêt respectif de deux des éditeurs pour la philosophie de la religion et l'esthétique.

Plus gênant, le recueil souffre cruellement de son absence de réelle introduction susceptible de préciser l'enjeu du volume. En lieu et place, douze des dix-huit pages de la dite « Introduction générale » sont consacrées à un résumé particulièrement peu opportun de « la vie et l'œuvre » des deux auteurs, ainsi qu'à la liste des philosophes qu'ils ont influencés. Cette présentation de survol consiste essentiellement en un assemblage de différents détails biographiques peu utiles ici – en tout cas non exploités – et en une présentation schématique des principales "thèses" des deux philosophes. La présentation en question n'est pas même précise et rigoureuse. À titre d'exemple, les éditeurs nous disent, à tort, que Heidegger ne fait jamais mention du nom de Wittgenstein dans son œuvre – alors qu'on trouve trois occurrences en *GA* 15. S'ils renvoient par ailleurs, à raison, à l'entretien que Wittgenstein accorde à Schlick le 30 décembre 1929 et où il mentionne le nom de Heidegger, ils ne font nulle mention de la *Dictée* de Wittgenstein, « Le caractère de l'inquiétude », où Wittgenstein revient sur l'expression tant commentée par Carnap – « ça néantise » – pour en proposer une analyse.

Les quelques pages qui examinent la légitimité de la comparaison à proprement parler sont en conséquence réduites à portion congrue. Les éditeurs proposent cependant un relevé plutôt pertinent des différents recoupements possibles entre les deux philosophes : un certain rapport critique à la tradition – en l'occurrence à Russell et à Husserl – et à la philosophie en général, certaines affinités de méthode – une attention portée à la description, une méthode délibérément non fondationnelle –, une sensibilité à l'usage et à la quotidienneté, etc. Mais ces intuitions ne sont ni nuancées, ni développées.

À ces considérations biographiques et thématiques s'ajoute un résumé, plus utile, des différentes contributions proposées – quatre pages – ainsi qu'une reconstruction bibliographique courte mais assez intéressante de l'histoire de la réception commune des deux auteurs. Selon les éditeurs, en amont des commentaires plus récents que nous venons de citer, il est possible de retracer l'histoire de deux traditions de commentaire. La première aurait entrepris de lire Heidegger – surtout *Sein und Zeit* – à partir d'intuitions wittgensteiniennes – essentiellement des *Philosophische Untersuchungen*. C'est ainsi que procède par excellence Richard Rorty qui entend souligner la dimension pragmatique de l'œuvre de Heidegger en partant d'intuitions de Wittgenstein, par exemple dans son *Philosophy and the Mirror of Nature* de 1979, ainsi que dans son article de 1993 « *Wittgenstein, Heidegger and the Reification of Language* ». Dans le même mouvement, il faudrait aussi citer les travaux de Charles Taylor et ses nombreux articles consacrés à la comparaison entre les deux auteurs dans les *Philosophical Papers* de 1985 et *Philosophical Arguments*

de 1995, et surtout les travaux de Hubert Dreyfus et son commentaire inaugural de 1991 *Being-in-the-World*, qui a eu une influence décisive sur une large série de commentateurs, à commencer par John Haugeland et Robert Brandom, pour ne citer qu'eux. À cette première tradition – protéiforme – de commentaires, les éditeurs suggèrent d'en opposer une deuxième, dont ils semblent plus familiers, qui entreprend cette fois de lire Wittgenstein à partir d'intuitions heideggériennes. C'est le cas de Stanley Cavell, ne serait-ce que dans ses *Claim of Reason* de 1979 et dans son travail sur Emerson de 1989, *This New Yet Unapproachable America*. C'est dans sa continuité que s'inscrit le travail de Stephen Mulhall et de Simon Glendinning, à savoir deux des contributeurs du volume. Notons que Joseph K. Schear aussi, dans une moindre mesure, s'inspire ici des travaux de Cavell. Pour autant, il serait faux de dire que tous les contributeurs s'inscrivent dans cette tradition – ce qui aurait d'ailleurs pu être un parti pris intéressant. Denis McManus par exemple s'appuie plutôt sur l'interprétation de Heidegger proposée par Daniel Dahlstrom depuis 1994 et Charles Guignon s'inscrit quant à lui dans l'héritage des travaux de Charles Taylor.

Venons-en au détail des textes. L'une des difficultés que pose la comparaison des œuvres de ces deux auteurs que sont Wittgenstein et Heidegger est de trouver un problème commun qu'ils partagent réellement et dont on pourrait comparer le traitement. La première tentation, qui s'apparente à un écueil, est de partir d'un problème qui n'est propre qu'à l'un des philosophes, quitte à le sous-déterminer et à le reformuler considérablement. L'article de David Egan qui porte sur la question de l'authenticité nous semble assez symptomatique. Egan s'appuie sur la dite quête heideggérienne d'« authenticité » – sans d'ailleurs vraiment spécifier ce qu'il a exactement en vue par là –, non seulement pour récuser l'idée qu'elle instituerait un divorce entre les deux philosophes mais aussi pour soutenir que l'on trouve une quête de ce type chez le "second" Wittgenstein, l'ordinaire se trouvant posé dans son œuvre comme nouveau parangon de l'authentique. Le deuxième écueil que nous relevons consiste à partir cette fois d'un problème extérieur aux deux corpus – un problème majeur de la philosophie traditionnelle ou une controverse récente de la philosophie de l'esprit ou de l'action. Les articles d'Edward Minar qui porte sur la question du nous transcendantal et de l'idéalisme – tout en maîtrisant par ailleurs plutôt bien l'abondante littérature qui, de Cavell à Mulhall en passant par Williams, Moore ou Anscombe, propose une lecture "transcendantale" ou idéaliste, à nos yeux égarante, de Wittgenstein –, de Taylor Carman qui aborde la question du rapport à la science, de Joseph Schear qui part de controverses récentes en philosophie de l'esprit – et notamment de la figure de McDowell – ou de Theodore Schatzi qui part quant à lui de problèmes de la philosophie de l'action contemporaine, nous semblent paradigmatiques. En un sens, c'est encore le travers des

dernières contributions qui portent respectivement sur la religion, l'art, le romantisme ou l'architecture. Même si nous doutons de l'efficacité de ces stratégies, nous n'en concluons pas pour autant que tous les articles cités sont sans intérêt. La plupart des contributions sont assez bien documentées, celle de Stephen Reynolds par exemple, mais elles sont beaucoup trop courtes pour proposer une argumentation à la hauteur de l'ambition des auteurs.

L'article de Charles Guignon, professeur à l'Université de South-Florida, « *Wittgenstein, Heidegger and the Question of Phenomenology* », présente cependant une tentative plutôt réussie de ce type de comparaison. Il s'intéresse au rapport qu'entretiennent les deux philosophes à la phénoménologie. Mais Guignon a la sagesse de commencer par prévenir un rapprochement hâtif, trop souvent pratiqué, entre l'usage que font Husserl et Heidegger du terme *phénoménologie* et l'usage qu'en fait ponctuellement Wittgenstein, à la toute fin des années 1920 dans ses *Philosophische Bemerkungen* – pour ne plus jamais utiliser le terme après les années 1930. Il est clair que Wittgenstein n'a pas en vue la phénoménologie husserlienne – encore moins heideggérienne – quand il mobilise ce mot, mais bien une certaine méthodologie des sciences physiques qui accorde un primat à la description, celle que défend Ernst Mach dans sa conférence de 1894, « *Über das Prinzip der Vergleichung in der Physik* ». Ce rapprochement écarté, Guignon souligne trois points de parenté possibles entre les méthodes heideggériennes et wittgensteiniennes : une réorientation de leurs préoccupations qui étaient initialement consacrées à la logique, un intérêt pour le caractère toujours situé des pratiques, et enfin une attention au caractère non exclusivement prédicatif mais absolument central du langage. Si l'article de Guignon présente la limite de procéder parfois par des rapprochements injustifiés et de rester largement tributaire des analyses importantes mais un peu datées de Charles Taylor, il a le mérite de souligner différents lieux possibles de la comparaison.

A contrario, l'article de Simon Glendinning, *reader* en philosophie européenne à la London School of Economics and Political Science, « *Wittgenstein and Heidegger and the "Face" of Life in Our Time* » présente un bon exemple des limites de la comparaison. Sa méthode peut sembler rigoureuse, voire plus rigoureuse que celle des autres, dans la mesure où elle consiste à partir d'une remarque formulée par Wittgenstein directement à l'endroit de Heidegger, puis à étendre sa portée à des questions plus générales. Glendinning part en effet de la réponse qu'adresse indirectement Wittgenstein à Carnap dans l'entretien que nous avons cité plus haut. À propos de la violente réaction de Carnap à la conférence « *Was ist Metaphysik?* » de Heidegger, Wittgenstein affirme : « Je peux assurément me faire une notion de ce que Heidegger veut dire par Être et Angoisse. Il y a en l'homme la pulsion de s'élancer contre les frontières du langage. » C'est cette même pulsion, selon Glendinning, qui justifierait que Heidegger s'intéresse à la question de l'être.

Le principal tort qu'il aurait cependant, aux yeux de Wittgenstein, serait simplement de ne pas s'être rendu suffisamment attentif aux différents usages possibles du concept d'être – contrairement à Wittgenstein, typiquement dans le paragraphe 561 des *Philosophische Untersuchungen*. Là où l'article nous semble franchement contestable, pour ne pas dire obscur, c'est quand il tente de donner droit à la suite de la réponse de Wittgenstein, à savoir à l'affirmation qu'il convient d'appeler *éthique* ce heurt contre les limites du langage. Pour Heidegger, poser la question de l'être serait alors adopter une nouvelle éthique, celle de son temps, qui consisterait à cultiver un esprit poétique plutôt que technique.

En raison des difficultés annoncées, les textes qui nous semblent les plus convaincants sont ceux qui traitent exclusivement des questions de méthodes communes à la pratique wittgensteinienne et heideggérienne de la philosophie. À cet égard, l'article de Lee Braver qui s'intéresse à l'aspect anti-fondationnel de la démarche des deux auteurs, ainsi que celui de Herman Philipse qui insiste sur le caractère délibérément anti-sceptique des deux auteurs présentent des analyses pertinentes. L'article de Denis McManus, professeur de philosophie à l'Université de Southampton, consacré à la question de l'« indication formelle » chez Heidegger – à la question de la pertinence de la comparaison entre une méthode « indicative » chez Heidegger et une méthode « monstrative » chez Wittgenstein – nous semble particulièrement intéressant. Cet article, « *The Provocation to Look and See: Appropriation, Recollection, and Formal Indication* », présente un enjeu polémique contre les critiques analytiques traditionnellement adressées à Heidegger – McManus pense avant tout aux travaux de Paul Edwards de 1979 et de Mark Okrent de 1998 – qui reprochent à sa prose son obscurité et sa faiblesse argumentative. Là-contre, McManus entend proposer un commentaire à nouveaux frais du début de *Sein und Zeit*, en partant d'une intuition formulée chez Wittgenstein – dans la proposition 4.112 du *Tractatus logico-philosophicus* et dans le paragraphe 128 des *Philosophische Untersuchungen* –, à savoir que la philosophie n'a pas à formuler de « thèses ». Il entend montrer que Heidegger aussi se méfie des thèses et des réponses assertives et propositionnelles à la « question de l'être ». En s'appuyant sur la lecture heideggérienne de Dahlstrom, McManus va même jusqu'à proposer d'appliquer la fameuse métaphore wittgensteinienne de l'échelle à la démarche de Heidegger : Heidegger aussi nous dirait qu'il faut « jeter l'échelle après y être monté » (*Tractatus*, 6.54), c'est-à-dire jeter les pures thèses ou propositions philosophiques qui ont été momentanément mobilisées pour indiquer la voie, une fois la voie indiquée. Mais McManus ne se contente pas de proposer une lecture wittgensteinienne de Heidegger. L'originalité de son article est de proposer un rapprochement entre un trait de méthode de Heidegger cette fois, à savoir son recours à l'indication formelle de l'intérêt wittgensteinien pour le montrer. Quoique discutable, ce

rapprochement pose question aux deux corpus et témoigne de la fécondité locale de la comparaison.

Pour finir, il nous faut dire un mot sur l'article qui se présente vraisemblablement comme l'article-phare du volume : celui du moins qui l'ouvre, à savoir l'article du professeur à New College à Oxford, Stephen Mulhall, « *The Meaning of Being and the Possibility of Discourse* ». De tous les contributeurs au volume, Mulhall est en effet l'auteur dont les travaux dans le domaine sont les plus reconnus. L'article proposé aborde une question ambitieuse, à savoir celle de la signification du concept d'être chez les deux auteurs. Sa méthode est symptomatique de ses travaux précédents, dans la mesure où elle s'inscrit encore ici pleinement dans l'héritage de Cavell et où elle entend utiliser une intuition de Heidegger pour proposer une lecture hétérodoxe de Wittgenstein – et critiquer en l'occurrence celle de Rush Rhees. Rhees formule une critique à l'endroit de la conception wittgensteinienne du langage : il redoute que l'attention wittgensteinienne aux différents jeux de langage, définis comme des objets de comparaison, lui fasse manquer l'unité constitutive du langage, celle-là seule que serait susceptible de fournir la philosophie. La stratégie de réponse de Mulhall consiste à formuler une analogie entre la manière dont Heidegger parvient à penser la co-existence d'une multiplicité d'ontologies régionales, sans menacer l'unité de l'ontologie fondamentale et l'unité du langage chez Wittgenstein. Il faudrait redéfinir en conséquence l'unité du langage comme un accord préalable prédiscursif dans les formes de vie : un horizon d'intelligibilité qu'aucune synthèse n'aurait à ressaisir.

Pour conclure, nous pensons que la plupart de ces articles présentent des intuitions intéressantes et que le recueil donnera au lecteur qui aurait décidé de s'y aventurer un assez bon aperçu de la lecture qu'une certaine littérature anglo-saxonne propose de Heidegger. Mais en raison du format même du recueil – de la taille des articles notamment – et de l'absence de véritables décisions éditoriales, le recueil ne constitue pas un livre autonome à l'argumentation originale. De ce fait, on peut douter qu'il trouve réellement sa place dans la tradition déjà bien nourrie des commentaires qui portent conjointement sur Wittgenstein et Heidegger.

Charlotte Gauvry